



L'auteur : Jésuite, le Père Léon BURDIN a été aumônier de l'Institut Gustave ROUSSY à VILLEJUIF, l'un des grands hôpitaux de lutte contre le cancer

Livre de 283 pages

Texte intégral de la préface de Bernard HENRI-LEVY

Voici un livre terrible et, à ma connaissance, sans précédent.

Voici un livre écrit, non "sur" la mort, mais dans son ombre, tout près d'elle, à son contact le plus immédiat.

Voici le livre le plus bouleversant que l'on puisse lire aujourd'hui sur ce destin qui nous est commun et qui est notre destin d'êtres-pour-la mort.

L'auteur est prêtre.

Il faudrait dire passeur.

Il est celui qui, dans un grand hôpital parisien, aide les mourants à passer, recueille leur dernier soupir ou leur dernier mot, leur prodigue les dernières consolations, bref les accompagne dans le dernier voyage.

Son métier ? Batelier des morts. Humble et sublime Charon. Personnage magnifique et modeste qui veille sur le secret des hommes, le préserve ou aide à ce qu'il se formule et les mène ainsi, nous dit-il, aux portes de l'"épiphany intime".

Je ne partage pas la foi de cet homme.

Je n'appartiens pas non plus, faut-il le préciser ? à la même tradition spirituelle que lui.

Et sans doute y-a-il même, dans son récit des traits qui me sont étrangers, ou peu intelligibles : le recours à l'au-delà, la croyance en la résurrection des corps, l'idée d'un "travail de consentement" qui, à travers la mort, nous réconcilierait avec "l'ordre monde" – y a-t-il-plus de grandeur à consentir à la mort ou à y résister ? à l'accepter ou à se cabrer ? et ne mourons-nous pas plus seuls, de mort plus violente, qu'il ne le dit ?

Mais qu'importe.

De l'homme qui a écrit ce livre, du passeur de cette moderne maison des morts, on ne peut que se sentir proche et solidaire.

Pour ce soldat de la mort, pour ce "frontalier" dont l'honneur, le bonheur, l'occupation la plus quotidienne consistent à partager la mort des autres et à en être, comme il dit, "partie prenante", pour l'être de charité dont les journées, depuis des années, se passent entre les murs d'un hôpital hanté par des enfants malades, des hommes et des femmes réduits à l'état de spectres, des corps difformes, des visages dévastés par la maladie, le désespoir, le chagrin ou, parfois, la plus sombre des espérances, pour ce saint – oui ce "saint", car c'est bien ainsi qu'il m'apparaît quand je l'imagine déambulant mélancolique et joyeux, dans ce lieu de détresse qu'est son pavillon des cancéreux et c'est bien de sainteté qu'il s'agit quand, de cette mode qui rôde, qui frappe aux portes, qui s'insinue dans le rêve des hommes et investit leurs veilles, on choisit, comme lui, de faire son souci, sa compagne ou son adversaire de chaque instant, son sacerdoce, sa vie – pour ce saint, donc, j'éprouve une admiration et un respect sans limites.

Et surtout, surtout par-delà ces sentiments pour l'homme, je ne puis que faire miennes les quelques leçons de vie – ou, ce qui revient au même, de philosophie – qui se dégagent de cet étrange et beau récit : je dis "beau" je crois qu'il faut dire "beau" car ce prêtre, ne lui en déplaise, est aussi un écrivain et ce n'est pas la moindre vertu de ce livre que de nous donner, au fil des pages, et comme à son insu, des formules magnifiques, des portraits à nous arracher des larmes, des mots qui sont les siens ou qui qui sont au contraire, rapportés par lui, ceux de "ses" agonisants et dont la charge de vérité nous terrasse comme ferait un grand texte linéaire.

Bref, une leçon, non seulement de littérature mais de métaphysique que je résumerais – trop maladroitement hélas, pour que ces lignes soient autre chose qu'une invitation à entrer dans le livre – en quelques formules simples.

1. La mort n'est pas, contrairement à ce que voudrait nous faire croire le règne de l'universelle technique, la négation de la vie. C'est un moment, au contraire, de cette vie. C'est un événement – ô combien décisif – de l'existence accomplie d'un humain. Il y a des morts sereines dit l'auteur. Il y a parfois, à l'orée de la mort, des jaillissements de joie inconnus qui stupéfient les entourages – admirable portait, entre maints autres, de cette femme qui sait qu'elle va mourir et qui choisit la robe qu'elle portera pour son dernier voyage ! La mort est un acte. La mort est un geste. On peut, de sa mort comme de s'avie faire

une œuvre, voire un chef d'œuvre. La mort est toujours triste, bien sûr. Elle est toujours désolation sans recours. Mais de cette tristesse du mourir, de cette désolation sans fin, il est possible, dit-il de faire une tâche, non pas inhumaine, mais humaine. Et son rôle à lui, Burdin, est de prêter la main à ce redevenir humain de la mort – il est d'extraire "le noyau de vie" contenu dans cette gangue de nuit et d'horreur. N'est-ce pas ce que disait, à sa façon, le philosophe athée Michel Foucault qui écrivait en 1954 : "au plus profond de son rêve ce que l'homme rencontre c'est sa mort" ? Puis, dix ans plus tard : "c'est dans l'approche lente, à moitié souterraine mais visible déjà de la mort que l'individu se rejoint" – c'est là, à l'instant de mourir, qu'un "cerne noir l'isole et lui donne le style de sa vérité"

2. *Ce que la mort a de réellement humain, ce qui distingue la mort d'un humain de celle d'une plante ou d'un animal, c'est qu'elle est affaire de conscience et, au fond, de lucidité. "Il ne s'est pas vu mourir", dit-on parfois, avec envie, de celui qui meurt par accident, ou au terme d'une longue inconscience. "Il ne s'est pas vu mourir, il n'a pas vu la mort venir" disent les familles à celui à qui l'on a menti, ou cru mentir, jusqu'à la toute dernière seconde – et cette inconscience, cette insouciance de ce qui advient, sont censées lui épargner les affres de la crainte, de l'angoisse, de l'ultime convulsion ou, même, de l'espérance. Eh bien quelle erreur ! du Burdin. Quel effroyable malentendu ! Comme si ces morts inconscientes n'étaient pas précisément les pires Comme si ce n'était pas le plus sûr moyen, justement, de nous rapprocher du non-destin des plantes ou des animaux Les animaux meurent. Les plantes meurent. Mais ce qui distingue les hommes, ce qui caractérise et humanise leur "mourir" – et Burdin prend bien soin de distinguer ce "mourir" de la simple "mort" biologique – c'est ce corps-à-corps dont il fut si souvent le témoin et qui nous laisse le loisir de redouter, refuser, haïr, hâter, espérer, bref vivre le moment ultime. Je me souviens d'avoir dit cela un jour – mais spontanément, étourdimement – quand, en réponse au fameux questionnaire de Proust, j'avais expliqué à un journaliste interloqué que la pire façon de mourir était, à mes yeux, de mourir dans son sommeil – sans avoir pu voir venir la mort ni la vivre. Léon Burdin le dit beaucoup mieux. Il montre, il établit que l'enfer c'est la mort douce : pauvre mais terrible, irresponsabilité de ces familles qui appellent, nous dit-il, mais trop tard, à la toute dernière extrémité, quand l'agonisant est déjà entré dans son dernier coma et qu'il ne reste à bénir qu'un cerveau éteint – "donnez lui l'onction des malades mon père mais surtout qu'il ne s'aperçoive de rien".*

3. *Cette mort vécue, consciente, est d'abord affaire de parole. Burdin, là encore, va à contre-courant de l'époque. Il s'inscrit en faux contre l'autre lieu commun qui trouve "admirable et courageuse, etc" l'attitude de ceux qui meurent en silence, pudiquement, sans avoir jamais rien dit. A sa manière tranquille, sans éclat, toujours sur le même ton d'humble certitude qu'autorise son expérience et qui donne sa musique au livre, il s'inscrit en faux contre la mythologie, style Vigny, du vieux "loup" qui s'en va sans avoir gémi, de l'âme "forte" et "bronzée" qui s'éteint sans avoir avoué.*

Quelle misère là encore ! Quel désastre pour le mourant et, plus encore, pour les survivants ! Et quelle beauté au contraire dans les morts réellement vécues, c'est-à-dire effectivement parlées, qui sont l'occasion d'un échange entre êtres vivants donc parlants ! Cette onction qu'on lui demande sur le front d'un mourant qui n'est plus là pour la recevoir, il la donne sans doute. Il la donne évidemment. Mais il le fait à contre-cœur. C'est un acte contre nature. C'est un acte, non pas "religieux" mais "magique", où le sacrement devient on ne sait que fétiche qu'on vous fourrerait dans la poche, à tout hasard, à votre insu. Car mourir, c'est parler. Etre prêtre c'est être, d'abord, spécialiste de la parole. Accompagner un homme à l'avant-dernière heure c'est rassembler en lui une parole enfouie, s'en saisir, la porter au-dehors vers les autres – c'est faire venir à la lumière ce qu'il ne peut ou ne veut pas encore dire. Qu'est-ce qu'un homme ? une âme. Mais qu'est-ce qu'une âme ? Un mixte de regard (Levinas) et de parole (Freud, Lacan). C'est au point de convergence de cette double tradition que l'auteur, qu'il l'ait ou non voulu, se situe. C'est dans cette filiation croisée que se place, qu'il le sache ou pas, l'homme qui, un matin, lui dit : "j'ai passé

une nuit d'épouvante, mon Père" et qui, lorsque le prêtre demande : "peur de mourir ?", répond : "non, peur de mourir sans avoir parlé"

4. Dernière thèse, enfin – dernière leçon de ce livre admirable dont je m'aperçois que je ne peux mieux faire que de le paraphraser : cette mort vécue, parlée, etc, cette "vraie" mort humaine, humainement vécue par des hommes, est devenue le grand problème de nos sociétés, leur dernier et plus redoutable interdit – c'est, bien plus que le sexe par exemple, le tabou de cette fin de siècle..... Histoire, drolatique, de cette équipe de télévision venue tourner, à l'hôpital, un film "sur la mort" et demandant, pour cela, une mort fraîche, joyeuse, optimisée à souhait – une mort radieuse, en somme, où même les infirmières danseraient dans les couloirs. Histoire beaucoup moins drôle, de ces malades qui, voyant entrer le prêtre, sont saisis d'un effroi sacré – l'effroi du sacré, l'effroi qu'inspire aux sociétés qui en ont perdu le goût l'image même de la sainteté : "que me voulez-vous ? pourquoi êtes-vous venu, suis-je si mal, que vous ayez éprouvé le besoin de vous déranger ?" Le prêtre qui, du coup, s'interroge : "qui suis-je pour que l'on m'accueille ainsi ? quelle chouette noire suis-je devenu ? quel oiseau de mauvaise augure ? en sont-ils là ? faut-il qu'ils aient refoulé loin la pensée de la mort pour que ma simple apparition déchaîne cette réaction de panique ?" Ils en sont là, oui. Nous en sommes là. Et de sociétés qui en sont là, de communautés qui poussent jusqu'à ce seuil ultime le rêve d'immortalité et croient pouvoir, à proportion, faire reculer l'empire de la mort, d'une humanité qui n'est plus capable, en un mot, de vivre l'événement de la mort comme un événement de la vie des hommes, il est permis de redouter le pire : deuils impossibles, paroles enchaînées, plombées ou suffoquées, violences peut-être, inhumanité triomphante – un monde lui-même mort, ou invivable, ou, à brève échéance, condamné

Bernard-Henri LEVY